

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Œuvre : Decameron](#)[Collection](#)[Structuration](#)
[Corpus : Éditions en langue française - Décaméron](#)[Collection](#)[Édition : 1552](#)
[Guillaume Rouillé](#) [Decameron](#)[Collection](#)[Exemplaire : 1552](#) [Guillaume Rouillé](#)
[Décaméron Marciana](#)[Item](#)[Texte : 1552](#) [Guillaume Rouillé](#) [Décaméron](#) [Prologue J4](#)

Texte : 1552 Guillaume Rouillé Décaméron Prologue J4

Auteurs : Boccace

Informations générales

TitreTexte : 1552 Guillaume Rouillé Décaméron Prologue J4
Cadre du projetMaster Ca' Foscari 2019-2020

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

12 Fichier(s)

Les mots clés

[Decameron](#), [Prologue de section](#)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Transcription du texte

Transcription{C 1 r°} La quatriesme journée du Decameron, en laquelle on devise soubz le gouvernement de Philostrate, de ceux les amours desquelz ont eu malheureuse fin.

Trescheres dames, j'avoie tousjours pensé, tant par ce que j'ay autresfois ouy dire aux sages, que pour l'avoir veu, & leu, que le vent ardent, & impetueux d'envie, ne d'eust jamais frapper sinon les hautes tours, & les plus eslevées cimes des arbres: mais je me treuve {C 1 v°} grandement deceu en mon opinion. Par ce que ayant tousjours faict ce que j'ay peu, pour fuyr l'outrageuse impetuosité de ce vent enragé, je me suis parforcé d'aller, non pas par le plain chemin seulement, mais aussi par les vallées tres profondes: ainsi qu'il se peut voir clairement, lysant ces presentes nouvelletés que j'ay escriptes, non seulement en prose vulgaire Florentine, sans aucun tiltre: mais encor'en stile tres bas, & autant remis qu'il m'a

esté possible. Et combien que j'aye esté rudement esbranlé, voyre presque desraciné par les agitations d'un tel vent, & tout dessiré par les morsures de ceste envie, si n'ay-je peu pourtant discontinuer, ne interrompre mon entreprinse. Parquoy je puis assez manifestement comprendre, que ce que les sages ont accoustumé de dire, que la seule misere est sans envie en ce monde, est verité. Or est il ainsi, mes tressages dames, que aucuns ayant veu ces petites nouvelles, ont dit, que vous m'estes trop agreables, & que c'est chose indigne de moy, & dont je ne puis acquerir honneur, que de me delecter si grandement à vous complaire, & consoler, ou de tant vous louer comme je fay, ainsi que d'autres qui vouloient dire pis, ont dit. Autres faignans vouloir parler plus sobrement, ont pareillement dit, qu'il n'est gueres bien seant à mon aage de m'amuser doresnavant à telles choses comme à deviser des femmes, ou tacher de leur complaire. Plusieurs autres, faisans demonstration d'estre amateurs de ma renommée. disent que je feroye trop plus sagement, de me tenir avec les muses en Pernase, que de m'envelopper {C 2 r°} en ces follies parmy vous autres. Et encores en y a il eu quelques uns parlans plus despiteusement que sagement, qui ont dit, que ce seroit plus discrettement faict à moy, de regarder comment je pourroye avoir dequoy vivre, que de m'amuser apres ces frasques, & me paistre ainsi de vent. Et quelques autres veulent, pour calomnier mon travail, vous faire acroire, que les choses que je vous ay recitées, ont esté desguisées par moy, & figurées d'autre sorte qu'elles n'ont esté. Par ainsi vous voyez (vertueuses dames) comment ce pendant que je travaille pour vostre service, je suis agité & molesté de telz souflemens, & persé jusques au vif des dentz agues & venimeuses d'envie. Ce que je suporte (comme Dieu sçait) de bien bon cueur. Et combien qu'il appartienne à vous seules de me deffendre en cecy, si n'enten-je pourtant d'y espargner mes forces, & sans leur respondre autant qu'il seroit convenable, les vueil oster promptement d'autour de mes oreilles, avec quelque legiere responce, & sans y songer. Car je regarde que si (moy n'estant encores parvenu à la troisieme partie de mon labeur) ilz sont desja en grand nombre, & qui presument beaucoup, ilz pourroient, s'ilz ne sont repoussez du commencement, multiplier tellement avant que je fusse à la fin, que avecques peu de peine qu'ilz prendroient, ilz me mettroient à fons, sans ce que voz forces (combien qu'elles soient grandes) peussent servir lors pour y resister. Mais avant que je vienne à respondre à piece d'eux, je vueil racompter en ma faveur une nouvelle, non pas entiere, affin qu'il ne semble que je vueille {C 2 v°} mesler les miennes parmy celles d'une si louable compagnie, comme fust celle que je vous ay demonstrée : mais partie d'icelle: à fin que se qui en deffaudra, monstre assez, qu'elle n'est pas de celles là. Disant par maniere de levis à ceux qui m'assaillent, que ja long temps a, il y eut en nostre cité un citoyen nommé Philippes Balduccy, homme d'assez basse condition, mais au demeurant riche, bien acheminé & expert en plusieurs choses selon son estat: lequel avoit une femme qu'il ayroit parfaitement, & elle luy, vivans ensemble d'une vie douce & paisible: ne pensans à rien, tant comme à complaire entierement l'un à l'autre. Or avint (comme il avient de tous) que la bonne dame passa de ceste vie en l'autre, & ne laissa autre chose de soy à son mary, que un filz qui estoit paradvantage de l'aage de deux ans. Ce mary demoura autant desconforté, pour la mort de sa femme, que homme demoura jamais. d'autant qu'il avoit perdu chose qu'il ayroit fort, & se voyant separé de la compagnie qu'il ayroit le plus, delibera du tout de ne vouloir plus estre du monde: mais s'adonner au service de Dieu, & faire le semblable de son petit filz. Parquoy ayant donné tout son bien pour Dieu, s'en alla incontinent sur le mont Asinaire, ou il se meit en une petite cahuette avecques son filz, vivant avecques lequel d'aumosnes, d'abstinences, & d'oraisons, il se gardoit sur tout de deviser jamais en

sa presence d'aucunes choses mondaines, ne de luy en laisser rien veoir: à fin qu'elles ne le divertissent d'un tel service: mais luy parloit tousjours de la gloire de la {C 3 r°} vie eternelle, & de Dieu, & des saintz, ne luy enseignant autre chose que saintes oraisons, & le tint en ceste vie plusieurs ans, ne le laissant jamais sortir de la cahutte, ny ne luy monstrant autre chose que soy. Le bon homme avoit de coustume de venir quelque fois à Florence, là ou ayant receu selon ses opportunitéz quelque aulmosne des amys de Dieu, il s'en retournoit à son hermitage. Or avint que le garson estant desja de l'aage de dixhuit ans, & le pere vieil, il luy demanda un jour ou il alloit. Le pere le luy dist: à qui le garson dist alors, mon pere, vous estes desormais vieil, & pouvez supporter mal aisément la peine, pourquoy ne me menez vous une fois à Florence ? à fin que en me faisant congnoistre les amys, & devotz de nostre Seigneur, & les vostres, je (qui suis jeune, & supporteray mieux la peine que vous) puisse apres aller à Florence pour noz necessitez, & vous demourerez ce pendant icy. Le bon homme voyant que le garson estoit desja grand, & le pensant si habitué au service de Dieu, que les vanitez du monde le pourroient mal aysément tirer à elles, dist en soymesmes. Cestuy cy dit tresbien. Parquoy voulant aller à Florence il le mena avecques soy. Quand il fut là, & qu'il vit les palays, les maisons, les eglises, & toutes les autres choses dont on voit la ville toute pleine, il commença à s'en esmerveiller fort: comme celuy qui n'en avoit jamais veu: aumoins qu'il en eust souvenance. Et demandoit de plusieurs choses à son pere, que c'estoit, & comment on les nommoit. Le pere le luy disoit. Et quand il {C 3 v°} l'avoit ouy dire il demouroit content: puis s'enqueroit d'une autre chose, tant qu'en demandant ainsi, le filz d'un costé, & luy respondant le pere de l'autre, ilz rencontrerent par fortune une troupe de belles jeunes dames, & bien en ordre, qui venoient d'unes nopces. Lesquelles tout aussi tost que le garson les veit, demanda à son pere qu'elle chose c'estoit. À qui le pere dist, mon filz, baisse les yeux en terre, & ne les regarde point: car c'est une mauvaise chose. Le garson dist alors. Mais comment s'appellent elles? Le pere pour non reveiller en l'apetit concupiscible du jeune garson, aucun inclinable desir moins que utile, ne les voulut nommer par leur propre nom, c'est à sçavoir, femmes. Mais luy dist: elles se nomment oyes. O' chose esmerveillable à ouir, que cestuy cy qui n'en avoit jamais veu, ne se souciant des palais, ne du beuf, ne du cheval, ne de l'asne, ne d'argent, ne d'aucune autre chose qu'il eust veuë, dist soudainement. Mon pere, je vous prie faictes tant que j'aye une de ces oyes. À qui le pere dist: O' Jesus mon filz, taiz toy, c'est une mauvaise chose. Et le garson en demandant luy dist: comment mon pere, les mauvaises choses sont elles ainsi faictes? Ouy dist le pere. Et le garson respondit, je ne sçay que vous voulez dire, ne pourquoy ces choses cy sont mauvaises: car quant à moy il ne me semble point avoir encores veu chose si belle ne si plaisante, comme elles, qui sont beaucoup plus belles que les anges painctz que vous m'avez plusieurs fois monstrez. He mon pere, je vous supplie si vous m'aymez faictes que nous menions là hault une de ces oyes, & je luy donneray à {C 4 r°} paistre. Je ne le vueil pas, dist le pere: tu ne sçais point par ou elles se paissent. Et lors il cogneut incontinent que la nature avoit plus de force que son sens, & se repentit de l'avoir mené à Florence. Mais ayant jusques icy assez dit de la presente nouvelle, je suis content d'en demourer là, & vueil retourner à ceux à qui je l'ay racomptée. Aucuns doncques de ceux qui me reprennent, disent que je fay mal, (mes jeunes dames) de me parforcer à vous complaire, & que vous me plaisez trop, ce que je confesse devant tout le monde, j'enten que vous me plaisez grandement, & que je me parforce de vous complaire entierement. Et leur demande s'ilz s'esbahissent de cecy, considerant, je ne dy pas que j'aye congneu les baisers amoureux, les plaisans embrassemens, & les delectables fruitions, qu'on prend

souvent de vous autres mes doulces dames: mais seulement d'avoir veu, & voy continuellement voz louables conditions, la desirable beaulté, l'aornée gentillesse, & oultre ce vostre honnesteté feminine: puis qu'à celuy qui avoit esté nourry, eslevé & devenu grand sur une montaigne sauvage, & solitaire, dedans le pourpris d'une petite cahuette, sans autre compagnie que de son pere, vous fustes incontinent qu'il vous vit, la seule chose qu'il desira, qu'il demanda, & qu'il voulut seulement suyvre avec affection. Ceux cy doncques me reprendront ilz ? me mordront ilz ? me dessireront ilz ? si vous me plaisez, ou bien si je me parforce de vous complaire ? Moy duquel le corps n'a esté produit du ciel sinon pour vous aymer, & qui des ma premiere enfance y ay mis toute mon entente, sentant la vertu de {C 4 v°} la lumiere de voz yeulx, la doulceur de voz parolles melliflues, & la flamme allumée par pitoyables souspirs. Considerant mesmement que vous pleustes avant toute autre chose à un pauvre hermite, garsonneau, sans sentiment, ou plustost à une beste sauvage. Pour certain qui ne vous ayme, & qui ne desire estre aymé de vous, me reprend comme celuy qui ne sent, & ne cognoist les plaisirs, ne la vertu de l'affection naturelle, aussi je ne m'en soucie gueres. Quant aux autres qui parlent de mon aage, ilz monstrent bien qu'ilz ne cognoissent point que encor'que le porreau ayt la teste blanche, il à [a] pourtant la queue verte. Ausquelz (laissant à part la gaudisserie) je respondez, que je ne tiendray jamais à honte (tant que la vie me durera) de complaire aux choses, ausquelles Guido Calvacant & Dante Aligieri desja vieux, & messire Cino de Pistoye plein d'aage tindrent à honneur, & leur fut chose tresagreable de complaire, & n'estoit que ce seroit sortir hors de la façon de nostre deviser, je allegueroye les hystoires parmy mon dire: & monsteroye qu'elles sont toutes pleines d'hommes anciens, & vaillans, lesquelz en leur aage plus meur ont estudié songneusement de complaireaux dames. Quoy ne sachantz ceux cy, le voysent chercher, & l'apprennent. Or de m'en devoir aller demourer en Parnase avec les muses, je confesse que le conseil est tresbon: mais nous ne pouvons tousjours demourer avecques elles, ne elles avecques nous, & toutesfois quand il advient que l'homme partant d'avecques elles, elles se delectent de veoir chose qui leur ressemble, il ne merite d'en estre blasmé. Or est il que {C 5 r°} les muses sont femmes, et encor que les femmes ne valent ce que font les muses, si est ce qu'en premier aspect elles ont ressemblance d'icelles muses : tellement que quand les femmes ne me plairoient pour autre raison, elles me devroient plaire pour ceste là. Oultre ce que les dames m'ont jadis esté occasion de composer mille vers, ou les muses ne furent jamais occasion de m'en faire faire un seul. Bien est il vray qu'elles m'ayderent bien, et m'enseignèrent de les composer, voire & paraventure à escrire ces nouvelles. Et combien que ce soit chose tresbasse, si sont elles neantmoins venuës plusieurs fois demourer avecques moy, pour le service paraventure, & en l'honneur de la ressemblance que les femmes ont à elles. Parquoy en tissant ces choses cy, je ne m'esloigne pas tant (comme plusieurs penseroient paraventure) ne du mont de Parnase, ne des muses. Mais que dirons nous à ceux là qui ont si grande compassion de ma faim, qu'ilz me conseillent que je pourchasse d'avoir dequoy vivre ? Certes je ne sçay, sinon que voulant penser en moymesmes qu'elle seroit leur responce si je leur en alloye demander par nécessité, je pense qu'ilz diroient, va en chercher parmy tes fables. Et je leur fay sçavoir que les poètes en ont jadis plus trouvé parmy leurs fables, que beaucoup de riches n'ont fait parmy leurs thresors, & aussi qu'il en ya eu plusieurs autres qui ont fait fleurir leur aage autour de leurs fables, là ou au contraire grand nombre d'autres cherchantz d'avoir plus dequoy vivre qu'il ne leur estoit besoing, se sont ruynéz et perduz malheureusement. Que diray-je plus ? que ceux là que {C 5 v°} je vueil dire me chassent hardiment quand je leur en iray demander, non pas que (la

Dieu grace) j'en aye besoing : mais quand encor la necessité surviendroit, je sçay (suyvant l'Apostre) abonder & endurer necessité, & par ainsi que personne ne se soucy de moy, plus que je m'en soucie. Quant à ceux qui disent que ces choses n'ont pas esté ainsi comme je les dy, certes je auroye grand plaisir qu'ilz aportassent les originaux, s'ilz se trouvoient discordans de ce que j'escry, je diroye qu'ilz auroient juste occasion de me reprendre, & moymesmes me parforceroye de m'amender, mais jusques à ce qu'ilz me facent apparoir d'autres choses que de parolles, je les laisseray avec leur opinion & suyvray la mienne, disant d'eux ce qu'ilz disent de moy. Or m'estant advis que pour ceste foys je leur ay assez respondu, je dy tresgentilles dames, que à l'ayde de Dieu & de la vostre, en laquelle j'espere je tireray plus oultre, armé de bonne patience, tournant le doz à ce vent & le laissant souffler, par ce que je ne voy point qu'il sceust advenir de moy autre chose que ce qu'il advient de la poussiere menuë, quand un tourbillon de vent la souffle : car ou il ne la fait mouvoir de dessus terre, ou s'il l'eslieue il la porte en hault, et plusieurs fois la laisse sur la teste des hommes, sur la couronne des Roys et des Empereurs, & quelque fois sur les haultz palais, & sur les plus haultes cimes des tours : desquelles si par fortune elle tombe, elle ne peut descendre plus bas que le lieu d'ou elle est partie. Et par ainsi si je me deliberay jamais de vous complaire de toute ma puissance en aucune {C 6 r°} chose, certes je m'y disposeray maintenant plus que jamais : par ce que je cognoy bien qu'il n'y aura personne qui puisse dire avecques raison, sinon que les autres & moy qui vous aymons, faisons ce que nature a commandé : pour resister aux loix de laquelle il faudroit trop grandes forces : lesquelles on a veu employer plusieurs fois, non seulement en vain, mais avecques le tresgrand dommage de celui qui s'en travailloit. Lesquelles forces je confesse n'avoir point, & si ne desire de les avoir en cest endroit, ou si je les avoye, je les presteroye plus tost à un autre, que de les mettre en œuvre pour moy, parquoy je conseille à ceux qui me veulent ainsi picquer et blasmer qu'ilz se taisent. Et s'ilz ne se peuvent eschauffer à aymer, qu'ilz vivent en leur morfondure, & demourans en leurs delices, ou plus tost appetitz corrompuz, qu'ilz me laissent demourer à mon appetit ce peu de temps que j'ay à vivre. Mais il est temps mes belles dames de retourner d'ou nous sommes partiz, & de suyvre l'ordre encommencé : car nous avons assez extravagué. Le soleil avoit deja chassé toutes les estoilles du ciel et l'ombrage humide de la nuict de dessus la terre quand Philostrate Roy, s'estant levé, fit pareillement lever toute sa compagnie. Puis estant venuz au beau jardin commencerent à passer le temps, et disnerent (l'heure du disner venuë) au lieu qu'ilz avoyent souppé le soir precedent. Et apres que le soleil fut au plus hault qu'il peut estre & qu'ilz se furent levez de dormir, ilz se seirent à la maniere acoustumée aupres de la belle fontaine. Et lors le Roy commanda à ma dame Fiammette qu'el {C 6 v°} le donnast commencement aux nouvelles. Laquelle sans plus attendre qu'on le luy dist, commença à parler gracieusement ainsi.

Transcripteur.rice

- Lagnena, Michela
- Schileo, Anna

Chargé.e de la révisionIacampo, Simona

Informations sur la notice

ÉditeurÉquipe Tragiques Inventions, Magda Campanini (Univ. Ca' Foscari-Venezia), Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Mentions légalesFiche : Équipe Tragiques Inventions, Madga Campanini

(Université Ca' Foscari), Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Dernière mise à jour de la notice 16/06/2020.

Notice créée par [Anna Schileo](#) Notice créée le 12/03/2020 Dernière modification le 29/03/2023

LA QUATRIESME IOVR-
NEE DV DECAMERON,

En laquelle on deuise soubz le gouuerne-
ment de Philostrate, de ceux les
amours desquelz ont eu
malheureuse fin.



RESCHERES dames, i'auoye
tousiours pensé, tant par ce que i'ay
autresfois ouy dire aux sages, que
pour l'auoir veu, & leu, que le vent
ardent, & impetueux d'enueie, ne
deust iamais frapper sinon les hautes tours, & les
plus esleuees cimes des arbres: Mais ie me treuue

C

grandement deceu en mon opinion. Par ce que ayant tousiours fait ce que i'ay peu, pour fuyr l'outrageuse impetuosité de ce vent enragé, ie me suis parforcé d'aller, non pas par le plain chemin seulement, mais aussi par les valles tresprofondes: ainsi qu'il se peut voir clairement, lysant ces presentes nouuelletes que i'ay escriptes, non seulement en prose vulgaire Florentine, sans aucun tiltre: mais encor' en stile tresbas, & autant remu qu'il m'a esté possible. Et combien que i'aye esté rudement esbranlé, voyre presque desraciné par les agitations d'un tel vent, & tout desiré par les morsures de ceste envie, si n'ay-ie peu pourtant discontinuer, ne interrompre mon entreprise. Parquoy ie puis assez manifestement comprendre, que ce que les sages ont accoustumé de dire, que la seule misere est sans envie en ce monde, est verité. Or est il ainsi, mes tressages dames, que aucuns ayant veu ces petites nouuelles, ont dit, que vous m'estes trop agreable, & que c'est chose indigne de moy, & dont ie ne puis acquerir honneur, que de me delecter si grandement à vous complaire, & consoler, ou de tant vous louer comme ie fay, ainsi que d'autres qui vouloient dire pis, ont dit. Autres faignans vouloir parler plus sobrement, ont pareillement dit, qu'il n'est gueres bien seant à mon aage de m'amuser doresuuant à telles choses comme à deuiser des femmes, ou tacher de leur complaire. Plusieurs autres, faisans demonstration d'estre amateurs de ma renommee, disent que ie seroye trop plus sagement, de me tenir avec les muses en Pernase, que de m'envelopper

en

en ces folles parmy vous autres. Et encorres en y a
il en quelques vns parlans plus despitueusement que
sagement, qui ont dit, que ce seroit plus discrette-
ment fait à moy, de regarder comment ie pour-
roye auoir de quoy viure, que de m'amuser apres
ces frasques, & me paistre ainsi de vent. Et quel-
ques autres veulent, pour calomnier mô travail, vous
faire accroire, que les choses que ie vous ay recitees,
ont esté desguisees par moy, & figurees d'autre sorte
qu'elles n'ont esté. Par ainsi vous voyez (vertueu-
ses dames) comment ce pendant que ie travaille pour
vostre seruice, ie suis agité & molesté de telz sou-
ffimens, & persé iusques au ris des dentz aques
& venimeuses d'enuie. Ce que ie suporte (comme
Dieu scait) de bien bon cueur. Et combien qu'il ap-
partienne à vous seules de me deffendre en cecy, si
n'enten-ie pourtant d'y espargner mes forces, & sans
leur respondre autant qu'il seroit conuenable, les
vueil ôster promptement d'autour de mes aureil-
les, avec quelque legiere responce, & sans y songer.
Car ie regarde que si (moy n'estant encorres paruenus
à la troisieme partie de mon labour) ilz sont desu-
en grand nombre, & qui presument beaucoup, ilz
pourroient, s'ilz ne sont repoussez du cōmencement,
multiplier tellement auant que ie fusse à la fin, que
avecques peu de peine qu'ilz prendroient, ilz me
mettroient à fons, sans ce que voz forces (combien
qu'elles soient grandes) peussent seruir lors pour y re-
sister. Mais auant que ie vienne à respondre à piece
d'eux, ie vueil racompter en ma faueur vne nouvel-
le, non pas entiere, affin qu'il ne semble que ie vueille

mesier les miennes parmy celles d'une si lonable compagnie, comme fust celle que ie vous ay demonstrée: mais partie d'icelle: à fin que se qui en deffaudra, monstre assez, qu'elle n'est pas de celles là. Disant par maniere de leui à ceux qui m'assailent, que ia long temps a, il y eut en nostre cité vn citoyen nommé Philippes Balduccy, homme d'assez basse condition, mais au demeurant riche, bien ache-miné & expert en plusieurs choses selon son estat: lequel auoit vne femme qu'il aymoit parfaitement, & elle luy, viuans ensemble d'une vie douce & paisible: ne pensans à rien, tant comme à complaire entièrement l'un à l'autre. Or auant (comme il auient de tous) que la bonne dame passa de ceste vie en l'autre, & ne laissa autre chose de soy à son mary, que vn filz qui estoit parauenture de l'aage de deux ans. Ce mary demoura autant desconsorté, pour la mort de sa femme, que homme demoura iamais, d'autant qu'il auoit perdu chose qu'il aymoit fort, & se voyant separé de la compagnie qu'il aymoit le plus, delibera du tout de ne vouloir plus être du monde: mais s'adonner au seruice de Dieu, & faire le semblable de son petit filz. Parquoy ayant donné tout son bien pour Dieu, s'en alla incontinent sur le mont Asinaire, ou il se meit en vne petite cabuette avecques son filz, viuant avecques lequel d'aumosnes, d'abstinences, & d'oraisons, il se gardoit sur tout de deuiser iamais en sa presence d'aucunes choses mondaines, ne de luy en laisser rien veoir: à fin qu'elles ne le diuertissent d'un tel seruice: mais luy parloit tousiours de la gloire de la
vie

OSCAMER
 de mortelle, & de
 en ceste vie plus
 de la cabuette
 que soy. Le bon
 quelque fois à
 si opportune
 s'en retour
 le garçon estant
 Le pere le luy di
 non pere, vous este
 mal aisém
 vous vne fois
 connoistre l
 & les vos
 mieux la
 à Florence pour
 ce penlan
 le garçon estoit de
 service de D
 parroient mal
 Cestuy e
 à Florence
 & qu'il v
 & toutes le
 toute pleine, il
 comme celuy q
 qu'il en eust so
 pour choses à son p
 ouies. Le

vie eternelle, & de Dieu, & des saintz, ne luy
 enseignant autre chose que sainctes oraisons, & le
 tint en ceste vie plusieurs ans, ne le laissant iamais
 sortir de la cahnette, ny ne luy monstrant autre
 chose que soy. Le bon homme auoit de coustume de
 venir quelque fois à Florence, là ou ayant receu
 selon ses opportunittez quelque aulmosne des amys
 de Dieu, il s'en retournoit à son hermitage. Or auint
 que le garson estant desia del' aage de dixhuit ans,
 & le pere vieil, il luy demanda vn iour ou il al-
 lait. Le pere le luy dist: A qui le garson dist alors,
 Mon pere, vous estes desormais vieil, & pouuez
 supporter mal aisement la peine, pourquoy ne me
 menez vous vne fois à Florence? à fin que en me
 faisant congnoistre les amys, & deuotz de nostre
 seigneur, & les vostres, ie (qui suis ieune, &
 supporteray mieux la peine que vous) puisse apres
 aller à Florence pour noz necessitez, & vous de-
 mureretz ce pendant icy. Le bon homme voyant
 que le garson estoit desia grand, & le pensant si ha-
 bitué au service de Dieu, que les vanitez du mon-
 de le pourroient mal aisement tirer à elles, dist en
 soy mesmes. Cestuy cy dit treshien. Parquoy vou-
 lant aller à Florence il le mena avecques soy. Quand
 il fut là, & qu'il vit les palais, les maisons, les
 eglises, & toutes les autres choses dont on voit la
 ville toute pleine, il commença à s'en esmerveiller
 fort: comme celuy qui n'en auoit iamais veu: au-
 mains qu'il en eust souuenance. Et demandoit de plu-
 sieurs choses à son pere, que c'estoit, & comment
 on les nommoit. Le pere le luy disoit. Et quand il

l'auoit ouy dire il demouroit content : puis l'en-
 gueroit d'une autre chose, tant qu'en demandant
 ainsi, le filz d'un costé, & luy respondant le pere de
 l'autre, ilz rencontrerent par fortune vne trouppes
 de belles ieunes dames, & bien en ordre, qui venoiet
 d'unes nopces. Lesquelles tout aussi tost que le garson
 les veit, demanda à son pere qu'elle chose c'estoit.
 A qui le pere dist, Mon filz, baisse les yeux en ter-
 re, & ne les regarde point : car c'est vne mauuaise
 chose. Le garson dist alors. Mais comment s'appel-
 lent elles ? Le pere pour non reueiller en l'apetit con-
 cupiscible du ieune garson, aucun inclinable desir
 moins que utile, ne les voulut nōmer par leur pro-
 pre nom, c'est à sçauoir, femmes. Mais luy dist : Elles
 se nomment oyes. O chose esmerueillable à ouir, que
 cestuy cy qui n'en auoit iamais veu, ne se souciant
 des palais, ne du beuf, ne du cheual, ne de l'asne, ne
 d'argent, ne d'aucune autre chose qu'il eust veue,
 dist soudainement. Mon pere, ie vous prie faictes tāt
 que l'aye vne de ces oyes. A qui le pere dist : O Iesus
 mon filz, tai z toy, c'est vne mauuaise chose. Et le gar-
 son en demandant luy dist : Comment mon pere, les
 mauuaises choses sont elles ainsi faictes ? Ouy dist le
 pere. Et le garson respondit, Je ne sçay que vous vou-
 le z dire, ne pourquoy ces choses cy sont mauuai-
 ses : car quant à moy il ne me semble point auoir enco-
 res veu chose si belle ne si plaisante, comme elles, qui
 sont beaucoup plus belles que les anges painctz que
 vous m'au e z plusieurs fois monstre z. He mon pere,
 ie vous supplie si vous m'ayme z faictes que nous me-
 nions là hault vne de ces oyes, & ie luy donneray à
 paistr.

paistre. Je ne le vueil pas, dist le pere: tu ne sçais
 point par ou elles se paissent. Et lors il cogneut in-
 continent que la nature auoit plus de force que son
 sens, & se repentit de l'auoir mené à Florence. Mais
 ayant iusques icy assez dit de la presente nouuelle,
 ne fut content d'en demourer là, & vueil retour-
 ner à ceux à qui ie l'ay racomptee. Aucuns donc-
 ques de ceux qui me reprennēt, disent que ie fay mal,
 mes reues d'ames) de me parforcer à vous complai-
 re, & que vous me plaisez trop, ce que ie confesse
 deuant tout le monde, i'enten que vous me plaisez
 grandement, & que ie me parforce de vous complai-
 re entièrement. Et leur demande s'ilz s'esbahissent
 de ce cy, considerant, ie ne dy pas que i'aye congneu
 les baisers amoureux, les plaisans embrassemens, &
 les delictables fruitions, qu'on prent souuent de vous
 autres mes douces dames: mais seulement d'auoir
 veu, & voy continuellement voŕ louables cōditions,
 la desirable beaulté, l'aornee gentillesse, & oultre ce
 vostre honnesteté feminine: puis qu'à celuy qui auoit
 esté nourry, esleué & deuenu grand sur vne mōtaigne
 sauvage, & solitaire, dedans le pourpris d'une petite
 cabuette, sans autre compagnie que de son pere, vous
 fustes incontinent qu'il vous vit, la seule chose qu'il
 desira, qu'il demanda, & qu'il voulut seulement
 s'uyre avec affection. Ceux cy doncques me repren-
 dront ilz? me mordront ilz? me desireront ilz? si
 vous me plaisez, ou bien si ie me parforce de vous
 complaire? Moy duquel le corps n'a esté produit du ciel
 sinō pour vous aymer, & qui des ma premiere enfan-
 ce y ay mis toute mon entente, sentant la vertu de

la lumiere de voz yeux, la douceur de voz parolles
 melliflues, & la flamme allumee par pitoyables sou-
 spirs. Considerant mesmement que vous pleuſtes
 auant toute autre chose à vn pauvre hermite, garſon-
 neau, sans sentiment, ou pluſtoſt à vne beſte ſauua-
 ge. Pour certain qui ne vous ayme, & qui ne deſi-
 re eſtre aymé de vous, me reprend comme celuy qui
 ne ſent, & ne cognoiſt les plaisirs, ne la vertu de l'af-
 fection naturelle, auſſi ie ne m'en ſoucie gueres.
 Quant aux autres qui parlent de mon aage, ilz mon-
 ſtrent bien qu'ilz ne cognoiſſent point que encor
 que le porreau ayt la teſte blanche, il à pourtant la
 queuë verte. Auſquelz (laiſſant à part la gaudiſſe-
 rie) ie reſpondz, que ie ne tiendray iamais à honte
 (tant que la vie me durera) le cōplaire aux choſes,
 auſquelles Guido Caluacāt & Dante Aligieri deſia-
 rieux, & meſſire Cino de hiſtoye plein d'aage tin-
 drent à honneur, & leur fut choſe tresagreable de cō-
 plaire, & n'eſtoit que ce ſeroit ſortir hors de la fa-
 çon de noſtre deuſer, ie allegueroye les hystoires par-
 my mon dire: & monſtreroye qu'elles ſont toutes plei-
 nes d'hommes anciens, & vaillans, lequelz en leur
 aage plus meur ont eſtudié ſongneusement de com-
 plaire aux dames. Quoy ne ſachantz ceux cy, le voy-
 ſent chercher, & l'apprennent. Or de m'en deuoir
 aller demourer en Parnaſe avec les muſes, ie confeſſe
 que le conſeil eſt tresbon: mais nous ne pouuons touſ-
 iours demourer avecques elles, ne elles avecques nous,
 & toutes fois quand il aduient que l'homme partant
 d'avecques elles, elles ſe delectēt de veoir choſe qui leur
 reſſemble, il ne merite d'en eſtre blaſmé. Or eſt il que
 les

les muses sont femmes, & encor^e que les femmes ne valent ce que font les muses, si est ce qu'en premier aspect elles ont ressemblance d'icelles muses: tellement que quand les femmes ne me plairoient pour autre raison, elles me devroient plaire pour ceste là. Outre ce que les dames m'ont iadis esté occasion de composer mille vers, ou les muses ne furent iadis occasion de m'en faire faire un seul. Bien est il vray qu'elles m'ayderent bien, & m'enseignèrent de les composer, voire & par aventure à escrire ces nouvelles. Et combien que ce soit chose tresbasse, si sont elles neantmoins venues plusieurs fois demourer avecques moy, pour le service par aventure, & en l'honneur de la ressemblance que les femmes ont à elles. Parquoy en faisant ces choses cy, ie ne m'esloigne pas tant (comme plusieurs penseroient par aventure) ne du mont de Parnase, ne des muses. Mais que dirons nous à ceux là qui ont si grande compassion de ma faim, qu'ilz me conseillēt que ie pourchasse d'avoir de quoy vivre? Certes ie ne scay, sinon que voulant penser en moy mesmes qu'elle seroit leur responce si ie leur en alloys demâler par necessite, ie pense qu'ilz diroient, Va tu chercher parmy tes fables. Et ie leur fay scavoir que les poëtes en ont iadis plus trouué parmy leurs fables, que beaucoup de riches n'ont fait parmy leurs tresors, & aussi qu'il en ya eu plusieurs autres qui ont fait fleurir leur aage autour de leurs fables, là ou au contraire grand nombre d'autres cherchant & d'avoir plus de quoy vivre qu'il ne leur estoit besoing, se sont ruynez & perduz malheureusement. Que diray-je plus que ceux là que

ie vneil dire me chassent hardiment quand ie leur en iray demander, non pas que (la Dieu grace) i'en aye besoing : mais quand encor la necessité surviendroit, ie scay (suyuant l'Apostre) abonder & endurer necessité, & par ainsi que personne ne se soucyé de moy plus que ie m'en soucie. Quant à ceux qui disent que ces choses n'ont pas esté ainsi comme ie les dy, certes ie auroye grand plaisir qu'ilz apportassent les originaulx, s'ilz se trouuoient discordans de ce que i'escry, ie diroye qu'ilz auroient iuste occasion de me reprendre, & moy mesmes me parforceroye de m'amender, mais iusques à ce qu'ilz me fassent apparoir d'autres choses que de parolles, ie les laisseray avec leur opinion & suyray la mienné, disant d'eux ce qu'ilz disent de moy. Or m'estant aduis que pour ceste foys ie leur ay assez ressondu, ie dy tresgentilles dames, que à l'ayde de Dieu & de la vostre, en laquelle i'espere ie tireray plus oultre, armé de bonne patience, tournant le doz à ce vent & le laissant souster, par ce que ie ne voy point qu'il sceust aduenir de moy autre chose que ce qu'il aduent de la poussiere menuë, quand vn tourbillon de vent la souste : car ou il ne la faict mouuoir de dessus terre, ou s'il l'esliene il la porte en hault, & plusieurs fois la laisse sur la teste des hommes, sur la couronne des Roys & des Empereurs, & quelque fois sur les haults palais, & sur les plus haultes cimes des tours : desquelles si par fortune elle tombe, elle ne peut descendre plus bas que le lieu d'ou elle est partie. Et par ainsi si ie me deliberay iamais de vous complaire de toute ma puissance en aucune chose

desfo, certes ie m'y disposeray maintenant plus que
 iamais: par ce que ie cognoy bien qu'il n'y aura per-
 soone qui puisse dire avecques raison, sinon que les
 autres & moy qui vous aymons, faisons ce que na-
 ture a commandé: pour resister aux loix de laquel-
 le il faudroit trop grandes forces: lesquelles on a
 veu employer plusieurs fois, non seulement en vain,
 mais avecques le tresgrand dommage de celuy qui
 s'en travailloit. Lesquelles forces ie confesse n'a-
 uoir point, & si ne desire de les auoir en cest en-
 droit, ou si ie les auoye, ie les presteroye plus tost à
 un autre, que de les mettre en œuvre pour moy: par-
 quoy ie conseille à ceux qui me veulent ainsi pic-
 quer & blasmer qu'ilz se taisent. Et s'ilz ne se
 peuvent eschauffer à aymer, qu'ilz vinent en leur
 marfandure, & demourans en leurs delices, ou
 plus tost appetitz corrompuz, qu'ilz me laissent
 demourer à mon appetit ce peu de temps que i'ay
 à viure. Mais il est temps mes belles dames de retour-
 ner d'ou nous sommes partiz, & de suyure l'ordre
 encommencé: car nous auons assez extranagué. Le so-
 leil auoit desia chassé toutes les estoilles du ciel & l'a-
 braze humide de la nuit de dessus la terre quand Phi-
 listrate Roy, s'estât leué, fit pareillemēt leuer toute sa
 cōpagnie. Puis estant venuz au beau iardin commen-
 cerent à passer le tēps, & dînerent (l'heure du dîner
 venue) au lieu qu'ilz auoyent souppé le soir precedēt.
 Et apres que le soleil fut au plus hault qu'il peut estre
 & qu'ilz se furent leuez de dormir, ilz se seirēt à la
 maniere acoustumee aupres de la belle fontaine. Et
 lors le Roy commanda à madame Fiammette qu'elle
 le

le donnast commencement aux nouvelles. Laquelle sans plus attendre qu'on le luy dist, commença à parler gracieusement ainsi.

TANCREDY PRINCE DE SALERNE fit tuer l'amy de sa fille, & luy enuoya le cœur en vne couppe d'or: laquelle y mit apres de l'eau empoisonnee qu'elle beut & mourut ainsi.

Nouvelle 1.

Pour laquelle est denotee la force d'amour & reprise la cruaulté de ceux qui le pensent faire cesser par battre ou tuer l'un des amans.



NOSTRE ROY (mes nobles dames) nous a aujourd'huy donné vn subiect fort fascheux & ennuyeux pour desirer: mesmes si nous considerons que la ou nous sommes venuz pour nous reioiuyr, il nous faut racompter les larmes d'autrui: lesquelles ne se peuuent dire sans ce que celuy mesme qui les dit, & qui les oyt n'en aye compassion: mais il l'a fait par aduerture pour moderer aucunement le plaisir que nous auons eu ces iours passez. Au fort, quoy que ce soit qui l'ait mené à cecy, puis qu'il ne m'est loysible de changer, ou contreuenir à son plaisir, ie racompteray vn accident pitoyable, ou plus tost malheureux & digne de nos larmes. Tancredy prince de Salerne eust esté seigneur fort humain & de bonne nature, si en sa vieillesse il n'eust souillé ses mains en son propre sang. Orest il que ce prince n'eut en tout le temps de sa vie que vne seule fille: encor plus heureux auroit il esté, s'il ne l'eust point eue: laquelle fut autans chèrement aimée de luy que fille fut onc-

quet